

LES TROIS SŒURS QUI FAISAIENT DANSER LES EXILÉS

AURÉLIA
CASSIGNEUL-OJEDA

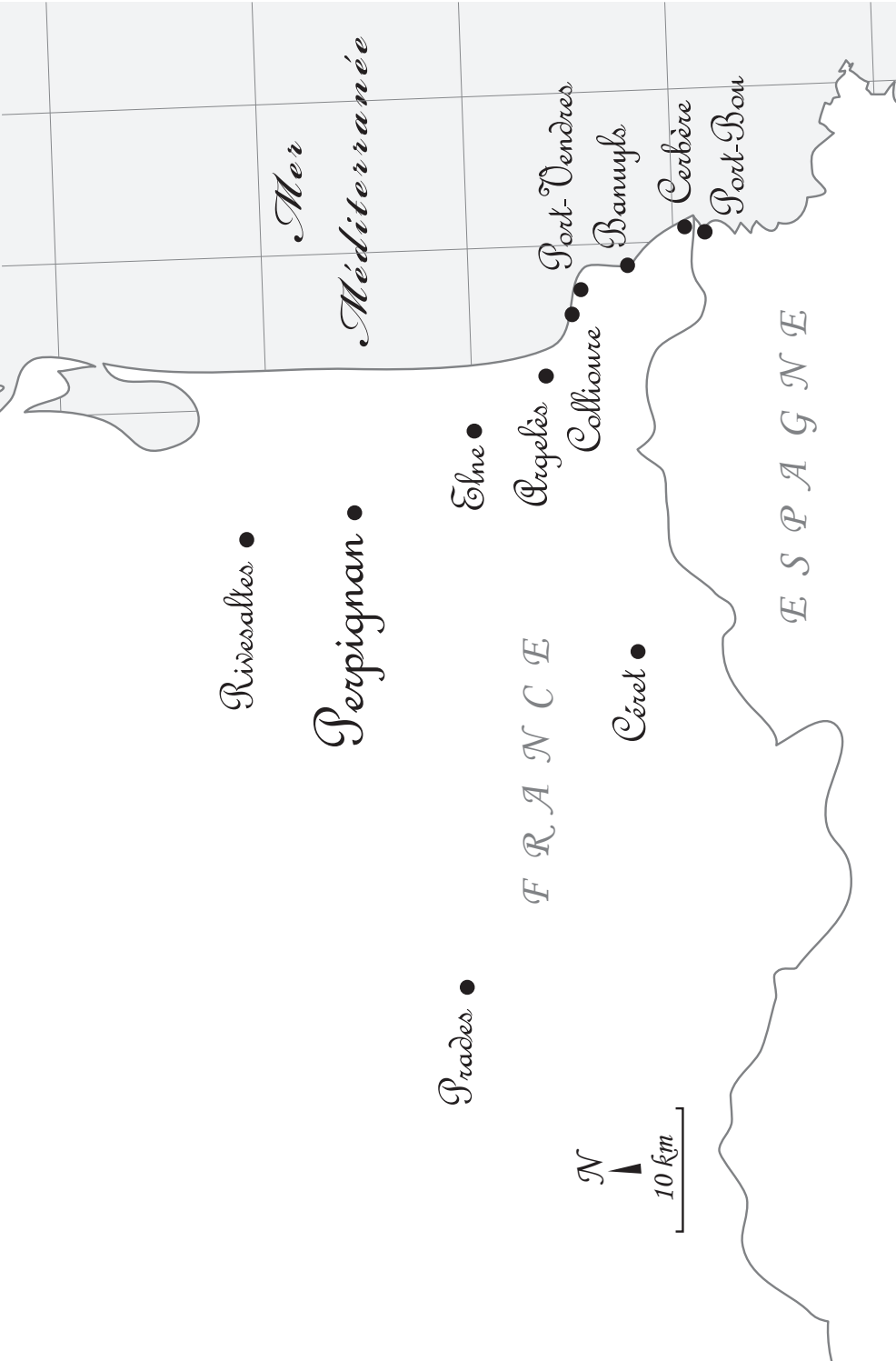


ateliers
henry dougier

LES TROIS SŒURS QUI FAISAIENT DANSER LES EXILÉS

Aurélia Cassigneul-Ojeda





Elles s'appelaient Flora, Begonia, Rosa. Elles étaient trois, elles étaient sœurs.

Elles habitaient cette maison, à Cerbère, cette grande maison qu'aujourd'hui j'habite. Sous leurs fenêtres l'histoire roulait des flots d'hommes et de femmes. Sous leurs fenêtres la mer se balançait.

Un jour elles sont parties, ont tout abandonné.

Je n'ai pas choisi Cerbère. Je suis venu diriger le centre nautique. J'avais presque quarante ans et ma vie s'enlisait. J'enseignais le sport, je vivais à Agen. J'ai eu envie de mer.

J'aimais, j'aime nager – éprouver mon corps. J'ai vu l'annonce et je suis parti.

Autre départ.

Ma femme venait de me quitter. N'avait pas dit pour un autre. Lassée d'un homme qu'elle n'avait jamais su aimer ; qui lui demandait toujours plus, de tendresse, d'attention, d'écoute ; tout ce qu'elle ne voulait pas donner. Nadine n'aimait pas l'échec et notre couple avait échoué, elle le pensait. Il fallait passer à autre chose, elle avait raison. Elle avait le courage que je n'avais pas.

Larguer les amarres et partir. Oublier nos habitudes. Nos petits confort et réconforts. Nos tendresses.

Ses petits seins ronds, sa fesse douce sous mes doigts. Je m'endormais en lui tenant la main. Du pied elle caressait ma jambe.

J'aimais son odeur, je l'aimais elle qui ne se donnait pas, qui ne livrait jamais cette partie secrète d'elle où elle était fragile ; ne se partageait pas. Ses peurs, ses joies et ses angoisses elle les gardait pour elles, ne voulait pas des miennes. Elle ne voulait pas se dire, ne voulait pas m'entendre.

Tous les deux, nous nous tenions au bord de cette frontière invisible, mais claire. Intimes étrangers. Volontaire de sa part. Elle m'y obligeait.

Intimité bien gardée. Limite infranchissable. Nadine *niente*. Rien.

« Moi quand je nage, je ne regarde jamais sous l'eau, ça me fait peur. J'avance à la surface c'est tout. » J'entends sa voix.

Vivre à la surface de sa vie. Rien d'autre.

Elle a fini par partir, elle ne voulait plus me voir moi et mes attentes impossibles. Alors j'ai quitté Agen. Je n'avais plus rien à y faire.

« Addio figlio mio ! »

J'ai fait pleurer ma mère.

Je me souviens très exactement du jour où j'ai vu la maison pour la première fois.

C'était le matin. J'avais passé une mauvaise nuit. La tramontane battait la fenêtre, la mer contre le mur de la piscine frappait et je l'entendais s'engouffrer dans les prises d'eau du bassin.

Dans ma tête ma vie défilait. Ses arrachements. Dans la rage du vent.

17

Moi, algue ballottée sur l'eau, jeté dans cette ville aux confins de la France. Responsable de cette piscine accrochée à la plage comme une excroissance. Ridicule et artificielle face à l'immensité de la mer. Comme moi. Ridicule et seul. Ridiculement seul.

Au lever du jour, j'étais parti nager.

1, 2, 3. 1, 2, 3. La caresse de l'eau. Le velours. Mes doigts serrés poussent l'eau comme des palles.

J'avance. Quand je nage, je suis fort.

Mes pieds battent et me poussent. Loin, toujours plus loin, je glisse, un tunnel bleu dans mes bras.

Je me saoule de mon souffle et j'oublie. 1, 2, 3. 1, 2, 3. Je compte, je ne pense pas.

Suspendu au-dessus du vide, je m'éprouve. M'étourdis.

Quand mes muscles sont chauds, je suis bien. L'eau se creuse sur mon passage je la fends, je m'y fonds j'avance, j'avance vers le large, vers les eaux claires du soleil levant.

Je suis Gabriele Camilleri, champion de France !

J'ai 19 ans, quatre cents mètres nage libre. Ma mère crie « Bravo, bravo, ragazzo moi ! » Et elle écrit à la famille là-bas à Gallipoli¹. Champion de France, *il ragazzo*, eux les pauvres immigrés, trimant dans leur pépinière à Agen, le petit leur a décroché une médaille !

Je ralentis un peu, j'allonge mon souffle.

18

Je m'arrête et la montagne est rose dans le soleil. Par intermittence, un éclair m'aveugle. Qui vient de je ne sais où. Sous le belvédère. Une fenêtre qui bouge. Sans doute le vent encore. Je la repère mieux. Une bâtisse solide, carrée, au crépi rose. Une fenêtre scintille, jette des rais de lumière au hasard. Je respire.

Je regarde Cerbère. Montagne rose au-dessus de la baie : le village, entre les deux, rabougri, chamboulé, coincé sous les arches de la voie ferrée.

Le soleil joue sur la falaise, sur les maisons pendues comme des grappes pâles. Persiennes closes encore.

Je fais quelques brasses.

Sur le port rien ne bouge. Tout est fermé, sauf la boulangerie, la vitrine allumée, les relents de musique.

1. Commune italienne dans les Pouilles.

Rien non plus du côté du centre nautique, blanc et bleu contre la mer ; la piscine, blottie sous les pins, sous la route qui grimpe vers l'Espagne.

Tout est tranquille.

Juste cette lumière qui oscille. Comme un sémaphore.

« Elles vendent finalement ! »

C'est comme ça que Clotilde a commencé ; la boulangère, ma copine, l'œil bleu sous la mèche rousse dans l'odeur des croissants et du pain chaud, sa musique de variétés plein la boutique.

Je ne comprenais pas bien. Je lui avais parlé de cette maison, j'essayais de me renseigner. Et là tout d'un coup :

21

— Vous savez, la grosse maison là-haut sous le belvédère, la maison avec la frise sous le toit, le crépi rose tout défraîchi, construite par Jean Massot, le banquier ? C'est qu'il en avait fait construire quatre pour ses quatre fils le long de la Méditerranée, que les fils n'ont jamais habitées ! Et ben celle-ci est à vendre !

C'est une belle maison, monsieur Gabriel, vraiment une belle maison. Elles y ont mis le temps, ça on peut le dire... ça fait plus de dix ans qu'elles sont parties, et maintenant elles vendent, tout ! Il y a même un petit jardin devant. Ah oui, une grande maison, une cave, des combles... Ah ! ça, il en est passé du monde !

Sa voix adoucie, elle ne me regardait plus :

— Une maison qui n'en finit pas, une vraie aventure je vous dis !... et toute décorée par la petite. Un vrai poème.

Des artistes ces filles, des vraies, mes petites Espagnoles. La « maison des Fleurs » qu'on l'appelle. Elles avaient toutes des noms de fleurs vous savez, Flora, Begonia et Rosa, et elles étaient belles ! Boudiou !

Elle avait joint ses deux mains d'un coup en signe d'insistance.

— Vous voulez que je vous dise monsieur Gabriel, la vie, elle est partie avec elles, elles ont tout emporté, vous voyez. Ah, des vraies demoiselles, et tellement gaies, tellement... Enfin c'est la vie comme on dit, hein ?

— Mais allez donc y voir, tout est ouvert ! Ils ont tout saccagé là-dedans depuis que c'est vide, pris tout ce qu'on pouvait prendre. Dire qu'elles ont tout laissé ! Les meubles, les tapis, toute leur vie. Elles sont reparties comme elles étaient venues. Flora est partie retrouver Rosa. Begonia je ne sais pas... des histoires troubles et après l'accident du père, c'était fini, elles ont plus voulu rester...

Elle s'interrompait, replaçait sa mèche, vérifiait les croisants sur l'étalage :

— Mais c'étaient des fées monsieur Gabriel, des fées musiciennes. Elles sont arrivées un jour ici, dans cette grande maison et d'un coup elles ont disparu, sans laisser de trace... pas de trace. Elles jouaient toutes de quelque chose, on chantait, on passait de ces soirées, je vous dis pas ! Après, les Espagnols sont arrivés et c'était plus pareil... et puis après, la guerre ici, les Allemands, tous ces Allemands avec le fort, plein nos rues. Les Allemands dans les rues, les républicains dans les caves et le reste, tout le reste...

Elle se tut soudain. La voix suave de Françoise Hardy remplissait le silence.

— Allez, tenez votre baguette va ! Et bonne journée monsieur Gabriel ! », lança-t-elle d'un air joyeux, professionnelle.

Tous ces mystères, ces non-dits, je ne comprenais pas grand-chose à ce que disait Clotilde.

Alors j'y suis allé. Le matin même, mon pain sous le bras.

J'ai poussé la grille du petit jardin.

Plus de porte et le soleil entrait, je l'ai suivi.

Les tomettes au sol avaient encore un éclat de cire rouge. Les grandes fenêtres étaient sans vitres, et les volets fermés. J'entendais la rue, la rumeur du port. Au fond, une ouverture béante. Avec précaution j'avançais, intimidé ou choqué, je ne sais pas. Placards éventrés dans la cuisine et sur les murs boursoufflés d'humidité, les tuyauteries couraient. Un reste de carrelage bleu et les taches plus claires laissées par les meubles. La fenêtre était barricadée et les rais du soleil striaient le sol.

23

L'escalier large, en bois. Un lustre magistral, intouché ! Une douceur étrange soudain, évoquant un tout autre monde, un tout autre temps. Une pièce spacieuse inondée de lumière ici les volets étaient ouverts et les fenêtres intactes, un plancher aux larges lattes et ce balcon sur la mer.

Le trouble m'envahissait. Sans la poussière et les toiles d'araignée, on pouvait presque croire que la maison était habitée. Les trois jeunes femmes n'allaient-elles pas surgir d'un coup ?

Des tapis appuyés contre le mur, protégés par des draps sous une couche de poussière. Ça et là un meuble, comme cette immense enfilade d'acajou aux trois portes fermées. Intacte. Une autre pièce, un autre salon me semblait-il et dans le coin près de la fenêtre un vieux piano, en bois clair.

La mer par la fenêtre scintillait.

Je me sentais égaré, je me sentais perdre pied dans cette réalité.

Ce calme, ce silence, cette grande maison pleine d'une vie ancienne. Je ne savais plus où j'étais mais quelque chose en moi répondait.

Contre le balcon le tronc d'un palmier, ses palmes dansent la mer me rassure.

Trois portes au fond de la pièce. Des chambres. Des lits. Encore faits ! Un lavabo et un bidet dans chacune, dans la dernière, ils avaient disparu, les tuyaux gris béants contre le mur, arrachés.

Les chambres donnent sur l'arrière, la montagne, la gare et l'immense voie ferrée.

Sur la droite, la coquille vide du Belvédère, son crépi écaillé, les lézardes sur les murs.

La dernière chambre, celle sans lavabo, la plus grande. C'est sûrement celle du père. Papier à rayures vertes, pas de matelas mais le sommier est en bon état. Sur le mur, au-dessus de l'emplacement du lavabo, un profil de montagne et quelques pins. Un tracé ferme et juste. Je pense à Cézanne. La fenêtre barricadée.

Au deuxième étage les pièces sont plus petites et tous les meubles sont là une sorte de confiturier dans une alcôve

fermée par une voûte, un fauteuil de velours délavé. Rouge. Un tapis roulé debout contre le mur à côté d'un miroir.

J'avance. Une autre chambre derrière l'alcôve. À hauteur d'homme, les murs couverts de dessins cette fois. Mais ce n'est pas la même main, ni les mêmes motifs. Ces dessins racontent une histoire. L'histoire se passe ici, je reconnais la baie, le Belvédère, des femmes se promènent, un vieil homme et un chevalet. Comme une frise, comme les palais anciens, comme la maison rouge de Pompéi dont ma mère m'a si souvent parlé. Des scènes de vie, peintes d'une main naïve. Chaque personnage facilement identifiable... des fées, je repense à la boulangère...

Dans le cabinet de toilette, les dessins continuent, plus abondants encore, plus riches en personnages, plus fébriles aussi. Une grande armoire contre un mur.

Deux petites pièces vides donnent sur la gare. Dans le coin au bout du couloir une échelle de meunier monte au grenier. La poussière.

25

On ne voit plus rien. Les ouvertures obscurcies ne laissent passer qu'une lumière granuleuse. L'espace semble grand, j'y tiens debout sans problème. Le plancher grince sous mes pieds et en avançant je me cogne à un lit large et recouvert d'une courteline. Tables de nuit, lampes de chevet, tapis, encore. Un sentiment d'interdit, de secret. Sur le mur à hauteur du lit, un homme blond, grand, très mince, une jeune femme brune au sourire lumineux la photo a été prise devant la maison, sous le palmier.

À l'autre bout, une série de matelas dressés contre le mur, attachés ensemble et protégés ou cachés par des couvertures.

Cette impression d'être indiscret, de pénétrer une intimité

dans laquelle je ne suis pas invité. Mais malgré moi je continue, j'avance quelque chose me tire.

Je redescends abasourdi. Un instant je m'arrête dans le jardin, je regarde le port, la mer rose du matin, la piscine blottie sous la route ; mes cauchemars soudain me reviennent à l'esprit. J'avais oublié.

Je n'ai pas visité la cave. Une autre fois. Je reviendrai une autre fois. Je suis conquis.

Sur le port, je me suis retourné vers la grande maison. La maison des Fleurs. Je n'avais pas retenu leurs prénoms.

Je me suis vite habitué à ma nouvelle vie. La grande piscine au bord de l'eau. Le petit port et ses commerces. La vie tranquille. J'étais l'étranger ici et ça m'allait bien. Pas de passé, pas d'histoire. Je dirigeais la piscine, je passais mes journées au bord des bassins, entre la pinède et l'eau lumineuse.

L'été, les vagues venaient, viennent, s'arrondir contre les blocs de ciment, comme une dentelle de mousse au chuintement mou. L'hiver, elles s'y fracassent dans un boucan d'enfer, ébranlent la rampe de fer autour des bassins les embruns virevoltent. Arrachés.

27

Le soir, je m'installais à la terrasse du café, à côté du bougainvillier rouge. J'écoutais les blagues de René, trônant derrière son comptoir comme à la proue d'un navire.

Les gens me saluaient, l'air un peu timide ou méfiant. Je n'étais pas un des leurs.

J'ai compris avec le temps que les gens de cette époque avaient en commun une histoire lourde, des secrets, des non-dits qui avaient laissé des traces moi, l'intrus, je n'avais rien à faire là-dedans.

Mais à vrai dire, je ne cherchais rien. Je me reposais. Je louais une maison à flanc de montagne, dominant la mer et la piscine.

J'y avais mis peu de choses. J'avais envie de vide. J'avais besoin de m'éloigner. J'avais besoin de silence. Je me reconstruisais.

De ma petite terrasse, je voyais l'eau. À l'infini. Je rêvais.

En arrivant à Cerbère, je ne demandais rien d'autre que cela en fait, ne pas parler, rêver, passer d'une eau à l'autre du turquoise rayé de sombre des bassins au chatolement toujours changeant de la mer. C'étaient mon monde et mon domaine.

Je grimpais dans la montagne et la garrigue m'aidait. J'adore les plantes, leur énergie brute, les buis poussant à même la pierre, les fleurs brillantes du lentisque, les épines des genièvres arborant leurs boules noires, les fleurs bleues des romarins. Je m'enivrais de leur parfum et je redescendais, revigoré. En bas je contemplais le rideau de ficoïdes aux fleurs incandescentes qui bordait ma piscine.

28 Je nageais, je suivais la côte, je passai la frontière et j'étais en Espagne. Droit devant moi, très loin, l'Italie. Cette frontière-là je ne la passais pas.

J'appelais ma mère à intervalles réguliers. Elle s'inquiétait pour moi. Elle me voyait seul.

Ma vie en morceaux.

Me disait :

— Il va falloir prendre des décisions un peu non ? Réagir !

Je n'avais rien choisi. J'avais tout accepté. Ma femme, Nadine, m'avait entraîné sur un chemin dangereux – je l'avais suivie, inconscient – et puis soudain m'avait lâché la main.

Mes angoisses revenaient. Mes vides inexplicables.

À vingt ans, je tournais dans le grand bassin, six, huit heures d'affilée, je les étouffais au rythme régulier de ma respiration.

À quarante, je tournais autour du bassin, les yeux rivés sur l'eau, la tête ailleurs. Elles refaisaient surface.

— Mais tu vas pas rester seul ! Il faut refaire ta vie ! sermonnait ma mère.

Je ne l'écoutais pas. Elle ne m'aidait pas.

J'avais besoin d'assise, de calme.

De me laisser vivre.

J'ai décidé d'acheter la maison. J'avais un peu d'argent, plus l'argent que me donnaient mes parents, je faisais un emprunt pour le reste, les travaux. Quarante ans, j'étais jeune. Je n'ai pas réfléchi.

Je ne sais pas comment le dire mais je n'ai pas pu faire autrement. Une main me poussait dans le dos ; cette maison m'attirait. J'y suis retourné plusieurs fois, tout était ouvert, je traversais toutes ces pièces, cette vie ralentie, éteinte, ce mystère dans tout, je voulais comprendre. C'était fou pour moi d'acheter cette maison tout seul ! Mais elle allait m'aider à continuer...

31

La rénovation ; les sols, les fenêtres, la cuisine, il fallait remplacer, refaire. Les salles d'eau aussi. Je ne voulais pas toucher à l'histoire écrite sur les murs. J'ai gardé les meubles, les tapis. J'ai gardé le plus de choses possibles.

Je ne vais pas dire que c'est une maison hantée mais il y a de ça.

J'entendais la musique qui sortait des fenêtres, les rires et les silences ; les voix des filles dans la cuisine, la joie du poisson tout frais acheté qu'on préparait en chantant. Les bruits de casseroles, les glouglous de cuisson. Je recréais un monde,

j'imaginai. Les jeunes femmes s'animaient dans ma tête. Dans cette vie tranquille je m'immergeais.

Je vivais, je vis encore un peu par procuration, c'est vrai. Comme on tourne les pages d'un livre. Je ne me sens jamais seul.

Clotilde, la boulangère. Une certaine complicité s'est nouée entre nous quand je décidai d'acheter la maison. Elle était heureuse de son intuition, d'avoir fait, comme elle disait, « l'entremetteuse ». En vérité, je crois bien qu'elle avait un petit faible pour moi.

Pour reprendre une de ses expressions favorites, j'étais plutôt « bel homme ». J'avais les cheveux blonds et épais de mes ancêtres normands – « *bello come il Ruggiero !* » disait ma mère – le teint mat, et comme j'étais nageur je me tenais plutôt bien.
 32 J'avais la réputation de plaire aux femmes, même si je n'y ai jamais vraiment cru. Et à cette époque-là encore moins qu'avant ; j'étais arrivé défait à Cerbère et les femmes n'étaient pas étrangères à ma défaite.

Donc Clotilde me parlait sans arrêt de la maison, de leur vie ; la musique, le chant, de Diego, le père, la tête dans les nuages partant avec sa camionnette blanche peindre dans la garrigue.

Elle me refaisait tout un monde et moi le soir je l'habitais, le revivais face à la mer dans le grand salon à l'étage.

Pour la première fois de ma vie, je vivais seul, et cette solitude me comblait. Me laissait tout loisir de recréer un monde, d'y croire et d'y vivre.

Avec les travaux tout le monde me connaissait au village, m'acceptait mieux. Je finis par comprendre que j'avais acheté

une maison renommée. Si le charme l'emportait, je comprenais aussi à demi-mot que ce n'était pas tout. Mais pendant des mois, après que la maison fut remise en état, je ne cherchais pas le côté sombre ou compliqué, je profitais du bonheur, de la richesse qu'elle abritait, de ma vie simple et facile. Un lien intense et lumineux m'y attachait, plein d'un mystère qui repoussait dans l'ombre la douleur première, le sentiment de ratage et d'impossible qui m'habitait.

Dans la maison des Fleurs, le passé ne me visitait plus, mon imagination fleurissait. Je me sentais vivant. Je voulais en profiter.

J'avais vaguement visité la cave, vu les matelas entassés, les lampes à huile et les vieux briquets mais je ne voulais pas comprendre, pas élucider.

C'est après que c'est venu.

Les trois filles sont arrivées très jeunes, elles sont allées à l'école, au lycée à Banyuls, c'est pour ça que tout le monde les connaît ici.

Je crois qu'on les a pris pour des originaux. Ce peintre espagnol riche, seul avec ses trois filles qui passaient leur temps à faire de la musique, ça a dû faire son impression au village au début des années 1930 !

35

Mais très vite tout s'est enchaîné, la guerre de l'autre côté de la frontière et puis la guerre en France. Les Espagnols, les Allemands, les trafics en tout genre. Le village occupé, métamorphosé, cette gare immense, le secret. Cerbère à la charnière. Et elles, ces trois fées, prises à leur insu dans cet engrenage.

Je ne savais rien de tout cela, ce tourbillon, ces ténèbres.

Un matin dans sa boutique, Clotilde m'avait montré une photo.

Les trois sœurs sur le port. On les voit bien, elles se ressemblent. Flora se tient au milieu entourée de Begonia, flamboyante et altière à sa droite, une main sur la hanche, un accroche-cœur sur le front, son visage radieux défie

l'appareil ou le photographe, je ne sais pas ; Rosa, de l'autre côté, les regarde, elle paraît plus jeune et moins hardie. Elles ont toutes une lourde chevelure, toutes un sourire ; leurs pieds dansent sur les pavés du port.

La photo est en noir et blanc mais je ne sais pourquoi je devinai que la robe de Begonia était d'une couleur forte avec son décolleté profond, un rouge sans doute. Celle de Rosa en revanche était fleurie, j'imaginais d'un ton doux. C'est la moins brune des trois.

36 Clotilde m'a dit que c'est elle, Rosa, qui a peint les fresques sur les murs de la maison, les guirlandes de dessins qui racontent son histoire. Je la voyais sensible et timide. C'était la petite, elle avait grandi à l'abri des autres, plus discrète, enfermée dans son monde. Sur la photo, elle regarde ses deux sœurs avec un air un peu rêveur, un peu ailleurs. Elle n'a certainement pas tout à fait compris ce qui se passait dans ces années de folie entre 1936 et 1945. Dans cette maison, sa maison, au carrefour de l'histoire.

Je n'ai rien dit sur Flora. Sur ses yeux noirs qui vous dévisagent calmement dans son visage menu, ses mains posées sur les épaules de ses sœurs, sa robe ajustée marquant sa taille mince et ce port de tête si andalou. Je pariai que sa robe était noire, ou brun foncé, mais pas austère, simplement digne. Et fière. Une femme forte, à n'en pas douter.

Le port, derrière elles, n'a pas beaucoup changé, les barques de pêcheurs sont plus nombreuses. C'est tout.

C'est sans doute leur père qui a pris cette photo.

Au dos il est écrit « Cerbère, 20 mars 1939 ».

La guerre d'Espagne vient de se terminer. Dans la maison des Fleurs, de la cave au grenier, des républicains s'abritent. Ils fuient la défaite, l'acharnement des franquistes ; sauvent

leur vie. Avec eux arrivent la souffrance, l'humiliation, la détresse – batailles perdues, morts, disparus –, l'espoir piétiné. La révolte, la résistance aussi. Pendant dix ans ça a duré.

Sur la photo ça ne se voit pas.

Mais un jour dans le tiroir d'une commode je trouvai les carnets.

Pour en savoir plus
sur les ateliers henry dougier
(catalogues, auteurs, vidéos, actualités...)
vous pouvez consulter notre site internet
www.ateliershenrydougier.com



@ateliershenrydougier



@AteliersHD



@ateliershenrydougier